

# ***La Rajicie de vivre***



Mohammed Bessafi

La Rajoie de vivre

© Mohammed Bessafi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7300-5

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Roman court

Information sur l'auteur du livre.

- Prénom : Mohammed

- Nom : BESSAFI

Le mot rajoie est un mot-valise de ma création. C'est un mot formé par deux mots. Rage et joie. On pourrait utiliser ce mot pour décrire un événement qui nous a procuré de la joie après avoir vécu un sentiment d'injustice. L'être humain a tendance à ressentir de la rajoie après qu'une justice ait été faite. Pour faire simple, c'est la rajoie qui nous pousse à sortir cette fameuse phrase. « *Bien fait pour sa gueule.* »

La rajoie de vivre est une histoire d'Inès, une jeune adulte vivant seule, qui un soir, après une victoire d'un match de l'équipe de France, décide de sortir avec ses amis faire la fête dans les rues de Paris. Mais cette soirée n'était pas comme les autres soirées festives, car elle se rendit compte que certes, elle hurlait et criait avec les supporters, mais pas de joie, mais de rage. Une rage qui la consumait de l'intérieur. Une rage dont elle ignorait la provenance.

En parallèle avec l'histoire d'Inès se déroulait une autre histoire. C'est celle de Daisy. Une jeune collégienne à l'avenir prometteur, qui méprisait tous ses camarades de classe. Excepté une camarade dont elle était extrêmement jalouse, car elle avait une immense joie de vivre malgré les harcèlements qu'elle subissait à l'école. La jalousie de Daisy envers sa camarade devenait de plus en plus palpable jusqu'à en vouloir percer le secret de sa joie.

Inès et Daisy, deux héroïnes qui verront leurs histoires s'entremêler et n'en faire qu'une seule fin.

Bonne lecture !

# Première partie

Inès

« Il reste moins de trente secondes avant la fin de la rencontre... L'équipe de France mène deux à un... Ils peuvent tenir nos joueurs. Ils peuvent tenir... Ils ont un pied en demi-finale... L'arbitre siffle la fin du match. C'est extraordinaire. Ils l'ont fait... »

Tous les supporters en bleu, blanc et rouge, sautèrent en l'air en mugissant des cris de triomphe. Ils couraient dans tous les sens ne sachant comment exprimer leurs sensations. Les supporters anglais quittaient la terrasse discrètement. J'observais la scène avec satisfaction.

La nuit était froide, pourtant j'eusse préféré suivre la rencontre au café du quartier. Une grande terrasse fleurie entourée de petites ampoules et pour l'occasion, elle avait été décorée avec des drapeaux français et de quelques drapeaux de pays étrangers participants à la coupe du monde de football. Elle était déjà pleine une heure avant le coup d'envoi. Durant le match, on entendait des applaudissements, des clameurs et parfois même des jurons. Après le coup de sifflet final, elle redevint déserte. Sur les tables ainsi que le parterre gisaient des bouteilles vides, des gobelets, des apéritifs et d'autres déchets. Les chaises étaient renversées, ses occupants s'étaient rués vers les rues de Paris à la rencontre d'autres supporters hystériques sortis de leurs terriers. Sur place, ne restaient que les deux commentateurs du grand écran. Je me levai et m'apprêtai à rentrer chez moi. J'aperçus sur le trottoir d'en face un grand et gros homme en maillot de foot coiffé d'une perruque tricolore en train de courir les mains en l'air. Il beuglait des chants de stade. Quand il me vit, il changea de direction et vint vers moi. Son visage était joufflu et tout rouge. « On a gagné ! » cria-t-il. Il me sauta dessus et m'étreignit en me serrant contre son bide. J'inhalai sa forte odeur d'alcool. Il m'écarta de son étreinte et me tint par les épaules.

— Sois plus joyeuse ! Nous avons gagné. Hahaha ! dit-il avec un ton enjoué.

— Je suis ravie.

— On ne dirait pas ! Hahaha !

Il continua sa course en allant, j'en sais où. Peut-être cherchait-il ses copains qui couraient dans tous les sens aussi. Je voulus lui montrer la direction, puis je laissai tomber. Je pris le même chemin que lui. Le croiser une deuxième fois m'était égale. Une voiture freina brusquement tout près de moi et me klaxonna. « Oh Inès ! T'étais où ? On te cherchait partout. Allez ! monte dans la voiture. » C'étaient mes potes, Mousse, Didi et Suzie. Je montai derrière au côté de Suzie.

— Vous allez où comme ça ? dis-je.

— Où le vent nous mène. cria Mousse, le conducteur.

C'était interdit de parler doucement ce soir-là. « D'accord, je vous suis. » dis-je. Suzie et Didi sortirent tout leur buste des fenêtres telles des centaures modernes et commencèrent à brailler de toute leur force. J'esquissai un sourire. Sur le grand boulevard. Des voitures allaient et venaient en klaxonnant. Ce soir, la ceinture de sécurité était le cadet de leurs soucis. Des jeunes criaient et couraient avec des drapeaux, d'autres avec des fumigènes à la main. Sur les rails du tramway, des motards faisaient des figures acrobatiques avec leurs engins, je vis même une personne handicapée faire une roue arrière avec son fauteuil. Un véritable show nocturne pour les spectateurs timides des balcons et des fenêtres. Je sortis mon buste et commençai à crier aussi. En fin de soirée, Mousse nous laissa au beau milieu de la route et déguerpit. « J'ai un colis à récupérer. Désolé, les gars. » avait-il dit. Quel enfoiré se Mousse. Nous dûmes continuer à hurler à pied. Nous bifurquâmes sur une ruelle étroite et peu éclairée. Nous aperçûmes au loin un groupe de gens abrités sous un auvent d'un magasin fermé, deux d'entre eux étaient adossés contre le rideau. On arrivait à peine à détecter leurs visages.

— Tiens ! Là-bas, ils ne font pas la fête. Viens ! On leur demande pourquoi. dis-je.

— Laisse tomber Inès. dit Suzie.

— Si, si ça m'intéresse.

Arrivée à leur niveau, j'interrompis leurs conversations.

— Bonsoir ! Excusez-moi, pourquoi vous ne faites pas la fête ?

— Oui parce qu'on boycotte cette coupe du monde de la honte. me répondit une voix féminine.

— Ah ! D'accord, je vois. « je ne voyais pas. » N'empêche que nous avons gagné. Bouh ! beuglai-je avec provocation.

Didi et Suzie se regardèrent.

— Oh ! Les branleurs ! Il y en a qui bosse demain. cria un homme par la fenêtre du dessus.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? Descends pour voir, espèce de baltringue. cria-je à mon tour.

— Chute Inès ! Qu'est-ce que tu nous fais là ? dit Suzie.

— Oué Inès, nous avons gagné, tu dois être contente ? Non ? rajouta Didi.

— Bien sûr que je suis contente, qu'est-ce que vous croyez ? C'est lui qui nous cherche !

— Sérieux, Inès. À chaque fois, c'est pareil avec toi.



## Daisy

Lundi matin. Notre professeur de mathématique invita tous les élèves à se rasseoir et à cesser le brouhaha. Mais moi, je n'avais pas bougé de ma place. Je n'avais personne avec qui parler, ou plutôt je ne voulais pas parler. J'étais assise à la première place du rang du milieu, ma place favorite. Les élèves débattaient entre eux avec passion. C'était le deuxième cours de la semaine et j'en avais déjà marre. « Mais qu'est-ce qu'elle est longue la dernière semaine. Vivement les vacances de Noël ! » pensai-je. Ma tante Maria n'avait rien prévu pour les vacances, mais rester à la maison sous la couette était toujours mieux que d'être à l'école face à ces énergumènes dépourvus d'intelligence. Je n'aimais pas l'école, toutefois, j'étais la première de toutes les classes de sixième. Les élèves se calmèrent enfin. Je les détestais tous autant qu'ils étaient, particulièrement une, Milly. Sa table était sur ma gauche en parallèle avec la mienne, côté fenêtre. Ça faisait trois semaines qu'elle avait rejoint ma classe. Je savais où elle habitait, elle habitait dans une grande bâtisse qui faisait plus un château hanté qu'une maison. Coudes sur la table, ses joues entre les mains, le regard par la fenêtre, elle était tout le temps distraite par ce qui se passait au-dehors. Quelquefois même, elle souriait toute seule. Ce qui lui avait valu des petites réprimandes des professeurs. Mais, pas plus que cela, pensant qu'elle était dérangée. Elle ne parlait avec personne. Elle n'était pas vraiment bonne en étude, et ne faisait aucun effort en cours. Elle était forte qu'en dessin. Milly était mate et très mince, ses traits étaient fins, elle avait de grands yeux noirs, ses cheveux étaient longs et noir rempli de griffes à cheveux de toutes les couleurs. Elle portait souvent une veste en cuir noire et une jupe en jean avec de bas blancs et des ballerines roses. Durant le cours, elle m'aperçut en train de l'épier. L'habitude faisait que quand nos regards se croisaient, on tournait la tête mutuellement vers le tableau. Mais cette fois, je sentis son regard se perpétuer sur moi. « Qu'est-ce qui lui arrive ? » pensai-je. Ne sachant me défaire de cette situation inhabituelle, je demandai au professeur la permission d'aller aux toilettes. Une requête qu'il m'accorda facilement. Je sortis promptement de la classe. « Ouf ! Qu'est-ce qu'elle a à me regarder comme ça celle-là ? » murmurai-je. Le couloir était désert et devenait glacial au fur et à mesure que j'avancais. À mi-chemin, une petite panique m'envahit, je sentis comme une ombre immobile derrière moi, j'accélérai le pas. Arrivée à la porte des toilettes des filles, j'entendis une musique provenir de derrières. J'ouvris la porte et la musique devint plus audible. Une forte odeur de

fumée mélangée à l'humidité dominait l'atmosphère. Les grandes filles étaient en train de fumer. Une fille maigrichonne au visage impassible était assise sur le lavabo. En face d'elle, une fille noire de forte corpulence était assise en tailleur, parterre. La troisième était au milieu, adossée contre le mur du fond. Elles interrompirent leur conversation et arrêtaient la musique. Les regards convergèrent vers moi. « Qu'est-ce que tu veux ? » me demanda la fille maigrichonne. Je déglutis. « Laisse-la tranquille. » répondit celle qui était adossée contre le mur.

Je l'avais reconnu, elle s'appelait Fanny. Depuis le début de l'année, j'essayais de l'éviter. C'était une brute notoire, elle se bagarrait même avec les garçons. « Approches. » m'ordonna-t-elle. J'avancai sous le regard de ses sbires et m'arrêtai à moins d'un mètre d'elle. Elle était grande, plus grande et plus volumineuse que tante Maria. Elle était d'une blancheur maladive, elle avait des yeux bleus perçants, de fines lèvres, un nez pointu, ses cheveux châtons étaient dissimulés sous sa capuche. Elle portait un survêtement noir. Je ne l'avais jamais vue en tenue de fille.

— Tu t'appelles comment ? me questionna-t-elle sans me lâcher du regard.

— Daisy. balbutiai-je.

— Quel âge ?

Les autres filles étaient déjà sur leurs téléphones portables. L'entretien semblait ne plus les intéresser.

— Onze ans.

— Tu sais que t'es mignonne ?

Je le savais. Les amis de tante Maria m'appelaient Boucle D'or. J'esquissai un demi-sourire. Elle me tendit une cigarette « Tu fumes ? » Une torpeur m'envahit.

— Euh ! non !

— C'est bien, petite.

L'odeur nauséabonde commença à m'être insupportable.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Euh ! C'est que je suis asthmatique. Je ne supporte pas la fumée. Je peux